

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

DEUXIÈME PARTIE

XI

COMMENT ON PEUT CONTRAINDRE UNE FEMME A FAIRE CE QU'ELLE DÉSIRE

Il nous faut maintenant retourner de quelques heures en

dé mener, ne s'était pas effrayé outre mesure des recherches excoécées contro lui par les agents de la police de M. le duo de Luynes.

Il savait fort bien qu'à cette époque, la police déjà très-faible dans l'intérieur de Paris se trouvait réduite à la plus complète impuissance dès qu'il lui fallait opérer en raso campagne.



Le gentilhomme salua respectueusement la duchesse et lui baisa la main.

arrière, afin de rejoindre un des personnages de cette histoire que nous avons laissé dans une situation assez équivoque, galopant à travers champs sous l'escorte des deux estafiers de notre ami Clair-de-Lune.

Nous voulons parler de M. de Lectoures, le frère de lait si dévoué du duc de Rohan ; le dépositaire de ses secrets les plus intimes et son agent le plus fidèle pour l'exécution des projets mystérieux qu'il méditait en ce moment contro les ministres du roi et peut-être contre le roi lui-même.

M. de Lectoures, depuis longtemps habitué aux péripéties plus ou moins singulières de la vie d'aventure qu'il était contraint

Aussi, banissant toute appréhension, et certain de ne pas être poursuivi, ou du moins de ne pas être atteint, M. de Lectoures, sans plus se soucier de l'échauffourée qui avait eu lieu dans la Cour des Miracles, avait piqué sur l'abbaye de Saint-Lazare, dont les hautes murailles se profilaient devant lui à l'horizon.

Il ne lui fallut qu'un quart d'heure pour atteindre les premières maisons du hameau.

Trois chevaux tout harnachés, les mors sur le cou, étaient attachés à des anneaux devant l'hôtellerie de la « Gerbe-d'Or » et mangeaient l'avoine dans les auges de bois placées devant eux, sous la surveillance d'un homme, qui, malgré le costume qu'il

portait, ressemblait bien plutôt à un raïtre qu'à un domestique, grâce à une énorme balafre qui lui partageait le visage en deux parties, à sa moustache grisonnante coquettement relevée en croc, et à son regard narquois et blasé.

En apercevant M. de Lectoures, ce domestique d'apparence si suspecte se hâta d'accourir au-devant de lui afin de lui tenir la bride.

— C'est toi, La Prairie, dit en riant M. de Lectoures tout en mettant pied à terre. Quo diable fais-tu sous ce costume, mon vieux camarade ?

— Monsieur le baron, répondit La Prairie en faisant le salut militaire, j'exécute les ordres qui m'ont été donnés par mon chef.

— Bon, bon ! il y a donc du nouveau ?

— Je l'ignore avec la plus grande franchise, monsieur le baron ; mais il est probable qu'il peut y en avoir malgré cela, puisque, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le « préconiser » il n'y a qu'un instant, je suis ici pour obéir à une consigne donnée par mes chefs ; d'autant plus, vous le savez, monsieur le baron ; qu'un jour ne ressemble jamais à un autre.

— Il n'y a que toi, La Prairie, mon ami, pour dire les choses comme il faut. Tu t'expliques toujours avec la même facilité et surtout la même logique.

— Monsieur le baron me flatte, mais il daignera se souvenir qu'avant d'être sergent aux pistoliers de Rohan, honneur dont je crois être digne, j'ai servi jusqu'à l'âge de seize ans un respectable ministre de la Rochelle, et que par conséquent l'effet doit être péremptoire.

— Allons, allons, La Prairie, tu vas un instant me raconter ta mission puisque tu en as une. Froideveau, mon valet, est-il là ?

— Il est arrivé il y a une heure, monsieur le baron, monté sur son courtaud Fleur-de-Pêcher, et conduisant en bride votre genêt d'Espagne que vous voyez là, du reste. C'est un bel animal, n'importe ce qu'il serait d'autre part.

M. de Lectoures s'approcha alors des deux vauriens restés en selle et qui se tenaient droits et fermes comme des piquets au milieu de la route ; il remit à l'un d'eux la bride du cheval sur lequel il était venu jusque-là, et après leur avoir donné quelques louis :

— Messieurs, leur dit-il, je vous remercie de la bonne compagnie que vous m'avez faite. Je n'ai plus besoin maintenant de vos services ; vous pourrez, lorsqu'il vous plaira, retourner à Paris.

Les deux hommes saluèrent poliment, tournèrent bride et s'éloignèrent au grand trot en emmenant avec eux le cheval de Clair-de-Lune.

M. de Lectoures entra alors dans la salle de l'hôtellerie de la « Gerbe-d'Or. »

À part l'hôte qui sommeillait, assis derrière son comptoir, il ne se trouvait dans cette salle que le valet auquel nous avons vu M. de Lectoures donner précédemment le nom harmonieux de Froideveau.

Ce valet qui sans doute connaissait de longue date les goûts de son maître, lui avait fait préparer une mesure d'ypocras, de sorte que celui-ci, en s'asseyant, trouva son verre plein devant lui et n'eut plus qu'à le porter à ses lèvres, ce qu'il fit, non pas toutefois sans remercier son serviteur de sa délicate attention.

— Allez surveiller les chevaux, monsieur Froideveau, dit M. de Lectoures à son valet, et envoyez-moi le sergent La Prairie

avec lequel j'ai à causer ; mais auparavant faites apporter une double mesure d'eau-de-vie et un gobelet.

Le valet obéit et sortit.

Un instant après, le sergent La Prairie parut, calme et raide de comme à la parade.

— A nous deux ! sergent, dit M. de Lectoures, et d'abord, buvez un coup d'eau-de-vie.

— Pour vous obéir, monsieur le baron, répondit-il en se frisant la moustache. L'eau-de-vie est le lait des soldats, à preuve qu'elle a été inventée comme remède pour les chevaux, et que l'ami du soldat, c'est son cheval.

Sur ce, le digne sergent se versa une énorme rasade, qu'il avala d'un trait sans sououiller.

— Hum ! hum ! fit-il en suçant sa moustache d'un air de satisfaction. Voilà qui est fait. Ça remet un homme.

— Eh, eh ! cela a l'air de te faire plaisir, mon brave ? Du reste, je sais depuis longtemps que tu aimes assez à t'humecter la gargamelle.

— C'est le métier qui veut ça, monsieur le baron. Le soldat et le requiqui, ça ne va pas l'un sans l'autre que, sans comparaison, le soldat est comme une éponge, que tant plus il s'humecte, que tant plus il prend du corps.

— Puissamment raisonné, mon brave. Et maintenant, dis-moi, qui t'envoie ?

— Monsieur le duc.

— Il t'a dit ?

— Rien, mais il m'a remis une lettre.

— Où est-elle ?

— La voici ! dit le sergent en retirant un pli assez volumineux de son pourpoint et le présentant à M. de Lectoures.

— Très-bien ! fit celui-ci en prenant le paquet et le conservant dans la main. Mais comment se fait-il que tu sois ici ?

— Je me rendais à Paris ainsi que j'en avais reçu l'ordre de monsieur le duc et j'avais déjà dépassé ce hameau, lorsque j'ai rencontré le valet de monsieur le baron.

— Très-bien, je comprends alors ; vous êtes revenus ensemble ?

— Voilà, avec votre permission, monsieur le baron, fit-il.

Et il se versa une seconde rasade, qu'il but ou plutôt qu'il laissa tomber dans son estomac comme s'il l'eût jetée dans un entonnoir.

Pendant que le brave sergent se livrait à cette opération qui semblait pour lui remplie de charme, M. de Lectoures avait ouvert le pli et l'avait parcouru des yeux.

Le sergent La Prairie était un vieux raïtre, depuis vingt ans au service de M. le duc de Rohan. Il lui était très-dévoué et lui servait pour ainsi dire de garde-du-corps.

M. de Lectoures connaissait l'homme. Il savait que le duc, en aucun cas, ne l'aurait éloigné de sa personne, à moins de circonstances excessivement graves.

La venue de La Prairie devait avoir un autre but que celui de remettre des dépêches à M. de Lectoures.

Pour faire ce métier d'estaffette, n'importe lequel des serviteurs de M. de Rohan eût convenu.

M. de Lectoures le savait. Quelques passages de la lettre qu'il venait de recevoir lui laissaient clairement entendre que La Prairie était surtout chargé d'une mission secrète.

Maintenant quelle était cette mission ?

Le duc avait-il ordonné à La Prairie de s'entendre avec M. de Lectoures, ou bien d'agir isolément ?

Voilà ce qu'il s'agissait de découvrir.

Le brave sergent s'était fait une phraséologie tellement singulière pour son usage particulier que souvent, avec la meilleure volonté du monde, sans songer à faire le mystérieux, il disait tout le contraire de ce qu'il voulait dire.

Mais cela inquiétait peu M. de Lectoures. Depuis longtemps il savait par expérience le moyen qu'il convenait d'employer pour délier la langue du vieux soldat.

Après quelques instants de silence, il releva la tête, et, le regardant en souriant :

— Eh ! La Prairie ! lui dit-il ; tu as l'air bien mélancolique. A ta santé, mon brave !

Le sergent secoua la tête sans répondre et renversa son verre.

— C'est bien, reprit en souriant M. de Lectoures ; fais-toi servir une autre mesure d'eau-de-vie, vieil ivrogne.

— Monsieur le baron veut rire ; ce n'est pas un verre de plus ou de moins qui peut me faire perdre le respect que je lui dois.

Le sergent frappa son gobelet vide sur la table pour appeler l'hôte.

Celui-ci vint d'un pas de somnambule remplir la mesure d'eau-de-vie, puis il retourna s'asseoir derrière son comptoir et reprit son somme, si tant était qu'il l'eût interrompu.

Le cabaretier semblait appartenir à la race des marmottes.

— Là ! maintenant, à ta santé, La Prairie, dit M. de Lectoures en choquant son gobelet contre celui du vieux soldat.

— A la vôtre, monsieur le baron ! Rien de tel que de boire en causant.

— Oui, la conversation altère.

— C'est-à-dire, monsieur le baron, que le gosier d'un homme, c'est-à-dire d'un soldat, est, sans comparaison, comme une marmite qui, placée sur le feu, ne chante que lorsqu'elle est pleine.

— Tes comparaisons sont toujours très-heureuses, mon ami, c'est plaisir de converser avec toi. Mais, dis-moi, où as-tu laissé M. le duc de Rohan ?

— Lorsque je l'ai quitté, il battait la campagne aux environs de Montauban où se rassemblaient de grandes troupes de ses partisans.

— Hum ! la guerre serait-elle commencée déjà ?

— Non pas que je sache, monsieur le baron, mais elle ne tardera pas.

— Qui te fait supposer cela ?

— Dame ! les chemins sont remplis de troupes et de charrois militaires ; ce n'est pas pour rien, je suppose, que le roi fait ainsi promener ses soldats !

— C'est juste ! M. le duc t'a-t-il ordonné de retourner auprès de lui aussitôt après que tu m'aurais remis tes dépêches ?

— Non pas, monsieur le baron ; je dois rester auprès de vous, au contraire.

— Ah !

— Oui, c'est-à-dire non. Voilà ce que m'a dit M. le duc.

« Écoute, La Prairie, tu va aller trouver M. de Lectoures ; tu lui donneras ce paquet de ma part. Il est plus que probable qu'après l'avoir désacheté et lu, il t'interrogera, et alors tu lui répondras ceci, qui est trop grave pour que je te l'écrive... »

— Ah ! ah ! fit M. de Lectoures vivement intéressé, que dois-tu me répondre ?

— Alors vous m'interrogez, monsieur le baron ?

— Sang-dieu ! je le crois bien ; voyons, parle ou crève, vieux bavard, et d'abord à ta santé !

— A la vôtre, ne trouvez-vous pas comme moi, monsieur le baron, que l'eau-de-vie c'est un peu froid sur l'estomac ?

— Pour toi peut-être qui as le gosier doublé en cuivre.

— Au fait, c'est possible.

— Voyons, te décideras-tu à la fin ?

— M'y voici. Ah ! si jamais l'on vous accuse d'être patient, vous, monsieur le baron ! Enfin, c'est égal. Voici les propres paroles de M. le duc de Rohan, mon noble maître : « Pour une affaire, qu'il est inutile que je te dise, mais que sait parfaitement M. de Lectoures, une sorte de coup de main, probablement un enlèvement... »

— Oui, oui, je sais.

— Ah ! vous savez, alors tant mieux. Faut-il continuer ?

— Plus que jamais.

— « Une cinquantaine d'enfants perdus, » c'est toujours M. le duc qui parle.

M. de Lectoures fit un signe de tête affirmatif.

« — Une cinquantaine d'enfants perdus, reprit le sergent, tous hommes dévoués et d'une bravoure à toute épreuve, ont été isolément envoyés par moi à Rueil et à Saint-Cloud, deux villages qui se trouvent non loin de Paris sur les bords de la Seine... » Jo vous avoue, monsieur le baron, que je ne sais pas du tout où sont ces villages.

— Je le sais, moi, La Prairie, va toujours, mon ami, va.

« — Ces hommes dont la présence est ignorée et qui se tiennent cachés sous des déguisements, sans avoir aucune communications entre eux afin de ne pas éveiller les soupçons, savent qu'ils doivent être placés sous tes ordres aussitôt que M. de Lectoures jugera que le moment d'agir est arrivé. Quand ils te verront paraître en compagnie de M. de Lectoures, ils sortiront un à un des logements qu'ils habitent, se feront reconnaître au moyen d'un signe convenu avec M. de Lectoures et se mettront silencieusement à votre suite. Je n'ai pas besoin d'ajouter, La Prairie, dit encore M. de Rohan, que je compte entièrement, non pas sur ton courage et sur ton dévouement, l'un et l'autre me sont depuis longtemps connus, mais sur ton exactitude et ta complète obéissance envers M. de Lectoures, et surtout sur la décision et la promptitude à exécuter les ordres quels qu'ils soient qu'il te donnera. »

— Est-ce tout ?

— Oui, monsieur le baron.

— Eh bien, mon ami, je te répéterai, moi, les dernières recommandations de M. le duc de Rohan.

— C'est inutile, monsieur, vous savez que je suis dévoué à vous comme à lui ; d'ailleurs, bien que j'ignore de quoi il s'agit, j'ai cependant cru comprendre que l'affaire est trop importante pour ne pas être traitée sérieusement.

— C'est cela même, mon ami, d'autant plus, je ne te le cache pas, que si cette affaire échoue par ta faute, il y va pour toi tout simplement de la tête.

— Au diable ! j'ouvrirai l'œil, alors.

— Tu feras bien, et surtout à compter de ce soir, plus de ces longues causeries dont tu as l'habitude avec dame boueille ; elle est parfois mauvaise conseillère. Et maintenant, La Prairie, as-tu fini ?

— Sans vous commander, monsieur le baron, il me semble qu'il y a quelque chose qui grouille au fond de la mesure, sans comparaison, comme une jeune fille qui se trémousse en entendant les premières mesures de la musette du ménestrier.

— Alors, hâte-toi de boire le resto. Voici une demi-pistole ; paye l'hôtelier et, s'il reste quelque monnaie, je m'en rapporte à toi pour ne pas la laisser traîner.

— Il y a plaisir avec vous, monsieur le baron, que vous êtes, sans comparaison...

— Assez de comparaisons quant à présent, La Prairie, nous partons.

— Notus, c'est convenu ; je suis muet. En un temps, deux mouvements, l'affaire est réglée, monsieur le baron.

Cinq minutes plus tard, les trois cavaliers galopèrent.

Mais, au lieu de suivre la grande route, ils avaient fait un crochet sur la gauche, sans rentrer cependant dans Paris, avaient traversé les marais de la Grange-Batelière, passé la Ville-l'Évêque et gagné le Roulo.

Ils atteignirent la Seine qu'ils passèrent en bac au même endroit et trois quarts d'heure au plus après le comte du Luc et ses compagnons.

Le duc de Sully, ce fidèle ministre du défunt roi Henri IV, possédait un magnifique château un peu au-dessus de Sèvres, non loin du village nommé le Point-du-Jour.

C'était dans ce château que le sévère et scrupuleux conseiller du feu roi, dédaigné et presque oublié par la jeune cour du fils de celui qu'il a tant contribué à mettre sur le trône, s'était retiré pour pleurer son maître ou plutôt son ami.

M. de Lectoures se trouvait ainsi sans s'en douter, suivre la même route que M. le comte du Luc ; seulement, arrivé à Saint-Cloud, au lieu de prendre le bord de la rivière et d'aller gagner Sèvres, il continua à s'avancer à travers terres, traversa le village et suivit, pendant assez longtemps, un étroit sentier qui longeait les murs du parc de Sully.

Il atteignit enfin un endroit où, à côté d'une espèce de maisonnette de garde, s'ouvrait un grille garnie de volets, de façon qu'il fût impossible que le regard des passants pénétrât indiscrètement dans l'intérieur du parc.

Sans mettre pied à terre, M. de Lectoures s'approcha de la grille et frappa, du pommeau de son épée, trois coups espacés contre les volets.

Cette grille, condamnée en apparence, tourna aussitôt silencieusement sur ses gonds ; les trois cavaliers entrèrent, et elle se referma immédiatement derrière eux.

Un homme déjà âgé, de tournure militaire, s'approcha alors, le feutre à la main, de M. de Lectoures qu'il salua respectueusement.

— Vous avez été bien prompt à m'ouvrir, maître La Ramée, dit M. de Lectoures. Étais-je donc, sans m'en douter, attendu céans ?

— Ce n'est point probable, monsieur le baron, répondit La Ramée avec un nouveau salut ; mais depuis que madame la duchesse de Rohan, la fille de mon noble maître, a daigné fixer ici ses quartiers, la plus grande vigilance nous est recommandée. Des sentinelles veillent dans les échauguettes du château. Vous avez été aperçu depuis longtemps, reconnu et signalé, il n'y a pas d'autre mystère.

— Oh ! oh ! je vois que la prudence est toujours ici à l'ordre du jour, fit en souriant M. de Lectoures.

— Nous vivons à une mauvaise époque, monsieur le baron, il est bon de se tenir sur ses gardes.

— C'est vrai, La Ramée, vous avez raison, mon ami. Ainsi, madame la duchesse est-elle au château ?

— Elle doit y être, monsieur. Si vous me le permettez, j'aurai l'honneur de vous conduire.

— Soit ! mon ami, je ne pouvais choisir un introducteur qui me fût plus agréable. Dites-moi, La Ramée, monsieur le duc de Sully se trouve-t-il céans, en ce moment ?

— Monsieur le duc de Sully est absent depuis quelques jours, monsieur ; il est parti pour sa terre de Rosny, où certaines affaires importantes réclament, dit-on, impérieusement sa présence.

— Très-bien, mon ami, veuillez, je vous prie, me conduire auprès de votre noble maîtresse qui est aussi la mienne.

Tout en parlant ainsi, M. de Lectoures avait mis pied à terre, et, après avoir confié son cheval à un valet et ordonné à ses gens de l'attendre, il s'éloigna sur les pas de La Ramée dans la direction du château, à travers les allées ombrées d'un parc aux arbres centenaires comme on n'en rencontre plus aujourd'hui malheureusement en France.

Marie de Béthune, duchesse de Rohan, était à cette époque une femme d'un peu plus de trente ans, mais à laquelle on en aurait donné à peine vingt-cinq.

Grande, bien faite, sa taille fine et onduleuse avait un charme inexprimable et qui séduisait tout d'abord. Il y avait dans sa beauté, alors dans tout son éclat, quelque chose d'étrange et de saisissant. Par une bizarrerie du hasard, sans doute, elle ressemblait à s'y méprendre à cette charmante et spirituelle M^{lle} Paulet, chez laquelle se rendait le roi Henri IV lorsqu'il fut assassiné, qui demeura si fort à la mode même jusqu'au temps de la Fronde et que l'on avait, à si juste titre, surnommée « la Lionne. »

Comme M^{lle} Paulet, M^{me} de Rohan avait un teint d'une blancheur nacré. On voyait circuler le sang sous son épiderme d'une finesse extrême ; ses cheveux, d'un blond chatoyant comme celui dont le Titien a doté toutes ses madones, avaient des reflets fauves qui donnaient à ses yeux, d'un bleu profond, un éclat extraordinaire dont peu de personnes osaient ou pouvaient braver la puissance. Sa démarche majestueuse, ses manières d'une distinction exquise, sa voix à la fois douce, sonore et d'un timbre harmonieux, faisaient réellement de cette femme une reine, non-seulement par le rang, mais encore par sa beauté sans égale.

La chronique scandaleuse du temps prétend que cette belle personne avait des mœurs peut-être un peu trop faciles et lui attribue certaine aventures assez scabreuses.

En somme, Marie de Béthune était femme de pied en cap, et les ongles roses de ses mains mignonnes pouvaient au besoin se recourber en griffes et faire d'aussi cuisantes blessures que ses regards voluptueux amenaient à ses pieds d'adorateurs.

Depuis la persécution dont son mari était victime, elle s'était retirée chez son père ; et là, avec un dédain méprisant et une fierté que rien n'abattait, elle faisait tête à l'orage et bravait, calme et hautaine, ses ennemies que sa contenance assurée maintenait et effrayait presque.

Au moment où on lui annonça l'arrivée de M. de Lectoures la duchesse, enfermée, belle et nonchalante dans son retrait, lisait un billet qu'elle s'empressa de cacher dans son sein ; puis, après avoir jeté autour d'elle un regard investigateur, comme pour s'assurer que toutes choses étaient bien disposées, elle donna l'ordre d'introduire le gentilhomme.

M. de Lectoures faisait partie de la famille. Frère de lait de M. le duc de Rohan auprès duquel il avait été élevé et qu'il n'avait jamais quitté, ni le duc, ni peut-être la duchesse n'avaient de secrets pour lui.

Le gentilhomme salua respectueusement la duchesse, lui baisa la main, et sur son invitation, s'assit dans un fauteuil à quelques pas d'elle.

— Je suis heureuse de vous voir, mon cher de Lectoures, dit la duchesse, je vous avoue que je commençais à m'inquiéter sérieusement du silence de M. le duc. Vous a-t-il directement envoyé vers moi ?

— Je serai franc comme toujours, madame la duchesse. Je ne comptais pas avoir l'honneur de vous saluer cette fois. M. le duc m'avait chargé d'une mission fort délicate pour un gentilhomme de notre parti, auquel il a donné pleins pouvoirs pour conduire nos affaires à Paris pendant son absence. Après plusieurs aventures, trop longues à vous raconter, madame la duchesse, et qui d'ailleurs n'auraient qu'un très-médiocre intérêt pour vous, je m'étais remis en route pour retourner à Montauban où se trouve en ce moment monsieur le duc, lorsqu'à deux lieues d'ici, dans une hôtellerie où j'étais descendu, un exprès, expédié à ma recherche par M. le duc, m'a remis, il y a une heure, un pli avec injonction de vous le porter sans retard, en même temps que je vous assurerais du profond chagrin qu'éprouve monsieur le duc à vivre si longtemps séparé de vous.

Il retira de son pourpoint une lettre entourée d'un fil de soie verte et scellé des armes de Rohan, qu'il présenta à la duchesse.

— Merci, de Lectoures. Dites à monsieur le duc que la vie m'est bien triste loin de lui, mon existence bien maussade. Mais qu'il ne s'inquiète pas outre mesure, je saurai malgré tout maintenir ma position, contenir nos ennemis et déjouer leurs manœuvres. Quoi que fasse M. de Luynes, assurez bien monsieur le duc qu'il nous reste encore à la cour quelques amis fidèles et que peut-être avant peu l'orage terrible qui nous menaçait se dissoudra-t-il en vapeur.

— M. le duc sait depuis longtemps, madame, qu'il peut avoir foi en vous et que vous êtes en tout une héroïne.

— Mon cher de Lectoures, fit-elle avec un charmant sourire vous m'obligez à vous répéter, pour la millième fois, que vous êtes un détestable flatteur !

— Ajoutez, s'il vous plaît, madame que je suis le plus dévoué de vos serviteurs.

— Non, mon ami, reprit-elle en lui tendant la main avec abandon ; vous êtes notre frère bien-aimé et le plus fidèle de nos amis.

Lectoures lui baisa la main.

— Qui ne se ferait tuer avec joie pour s'entendre dire d'une voix si douce, et par une bouche si délicieuse d'aussi bonnes paroles !

— Taisez-vous, ou je me fâche sérieusement, fit-elle avec un sourire.

— Je vous obéis, madame. Me voilà muet.

— Je profiterai de votre silence pour jeter les yeux sur cette dépêche que vous m'apportez de la part de monseigneur.

La duchesse ouvrit alors la lettre et commença à la lire.

Cette lecture sembla bientôt l'intéresser fortement ; si fortement même qu'elle oublia la présence de M. de Lectoures, et qu'après avoir lu la lettre plusieurs fois, elle laissa, d'un air pensif, tomber sa tête sur sa poitrine, et resta pendant longtemps plongée dans de sérieuses réflexions.

Enfin, elle se releva, passa la main sur son front comme pour en chasser la trace fugitive des pensées qui la préoccupaient, et se tournant vers de Lectoures avec un sourire un peu forcé :

— Pardonnez-moi, mon ami, lui dit-elle, mais je crois que je vous avais oublié. Ce que me mande M. le duc est tellement étrange qu'après avoir lu sa lettre plusieurs fois, j'ai besoin de la

voir là, devant moi, pour être convaincue que je ne me suis pas trompée et que ce qu'il m'écrit est bien vrai.

M. de Lectoures eut un fin sourire.

— Cela'est-il donc si difficile ? dit-il avec un mélange de raillerie et de respect insaisissable pour toute autre personne, si ce n'est pour celle à laquelle il s'adressait.

— Ah ! fit-elle avec un tressaillement nerveux, vous savez donc quelque chose ?

— Me pardonneriez-vous si je savais ? reprit-il.

— Non, car vous êtes un vilain homme, reprit-elle gaiement, vous vous êtes fait le sébile de mon mari et je ne veux avoir en vous aucune confiance.

— Bon ! me voici désarmé du premier coup. A cela que puis-je répondre ?

— Rien, s'il vous plaît. Vous n'en avez déjà que trop laissé deviner.

— Oh ! mais alors, je ne suis plus qu'une chose, une machine, une pâte que vous pétrissez à votre gré.

— Vous êtes un homme affreux, de Lectoures, et je vous déteste, mon ami.

Elle le regarda un instant avec une fixité singulière, et, se penchant légèrement vers lui en lui lançant un regard d'expression étrange :

— Voyons, de Lectoures, lui dit-elle, laissons ces fadaïses et parlons sérieusement, voulez-vous ?

— Ça n'est donc pas sérieusement que nous causons ?

— Oh ! tenez, vous êtes un homme insupportable !

— Marie, ma chère petite sœur, prenez-y garde, de la façon dont vous procédez, vous allez tout à l'heure, je le sens, je le vois, je le devine, me dire... Oh ! pardon, me faire pressentir une énormité immense.

— Hou ! le vilain homme ! et comme je vous déteste, allez !

— Pardieu, je le sais, et depuis longtemps.

— Voyons, pourquoi M. le duc me charge-t-il de cette affaire ?

— Il a peut-être ses raisons.

— Mais enfin quel homme est-ce ?

— Là, j'en étais sûr ! Cela n'a pas été long.

— Je ne dirai plus rien.

— Pauvre chère enfant ! vous en seriez bien fâchée ! Vous être trop femme, ma mignonne amie, pour vous arrêter en si beau chemin.

— Oh !

— Voyons, je ne veux pas vous désespérer. Vous n'aurez pas à en rougir, je vous jure, c'est un charmant cavalier.

— Encore !

— Toujours, ma mignonne amie. Il est adoré de toutes les dames de la cour ; toutes en raffolent, et, sur mon âme, vous le dirai-je, je crois presque qu'il le mérite.

— Je ne veux plus vous écouter... vous me feriez devenir folle de colère.

— Pourquoi cela ? Je remplis au contraire, il me semble, les instructions de votre mari, en vous donnant tous les renseignements dont vous avez besoin pour accomplir la mission dont il vous charge.

— Mais enfin c'est odieux, cela ! je ne sais vraiment pas à quoi songe monsieur le duc en m'obligeant à me prêter à une chose pareille, fit-elle d'un air piqué.

— Pour cette fois vous avez tort et vous dépassez complètement le but ; permettez-moi de vous le dire, madame. Monsieur

le comte du Luc de Mauvros est un galant homme, gentilhomme de bonne race, apparentée avec les meilleures familles de la cour. On peut, sans déroger, non-seulement le voir, mais encore le recevoir chez soi. Du reste, ajouta-t-il avec un sourire légèrement railleur, je vous le répète, c'est un de nos plus galants coureurs de ruelles, et jusqu'à présent, aucune de nos dames, que je sache, ne s'est trouvée compromise pour l'avoir reçu d'une façon, même « privée. »

— Tenez, de Lectoures, sauvez-vous ! par ce dernier mot vous avez tout gâté. Je ne veux plus rien entendre. Je ne ferai pas ce que veut M. le duc, oh ! cela, j'y suis bien déterminé.

De Lectoures se leva.

— Où allez-vous ? s'écria-t-elle.

— Mais, dame ! dit-il, je m'en vais.

— Comme cela ?... tout de suite ?

— Mais oui, puisque vous me chassez.

— Voyons, est-ce sérieux ? Ne vous reposerez-vous pas un jour seulement ?

— Non ! pas une heure, pas une minute, pas une seconde ! on m'attend là-bas.

— C'est vrai, je suis folle. Allez, mon ami, je ne vous retiens plus.

— Vous êtes charmante comme toujours ; ainsi... ?

— Vous direz à Monsieur le duc que...

— Vous ferez ce qu'il désire ! Eh ! pardieu ! ne sais-je pas qu'il a l'habitude de vous sacrifier ?

— Il lui baisa la main et s'échappa en riant.

— Mais... s'écria-t-elle.

— Oui, oui, n'ayez crainte, ma chère sœur ; je dirai au duc que cela vous a contrariée fort, mais que vous vous êtes enfin rendue à l'évidence et qu'il peut compter que vous ferez ce qu'il désire. Adieu, adieu.

Et il partit comme un trait.

La duchesse le suivit un instant des yeux, puis elle fit un mouvement d'épaules, sourit d'une façon singulière et lançant de côté un regard coquet sur une magnifique glace de Venise où se reflétait tout son buste si charmant :

— Il a raison, murmura-t-elle en riant, je brûle de faire ce que monsieur le duc prétend m'imposer.

Et, portant à ses lèvres un charmant sifflet d'or :

— Faites entrer Mme la comtesse du Luc, dit-elle à la camériste qui se présenta.

Quant à de Lectoures, il était déjà à cheval et galopait à franc étrier vers Montauban.

(A CONTINUER).

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

ou

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE XIV

EXPIATION

Pendant que, désireux d'accomplir la promesse faite à l'Empereur d'extirper en quelques mois jusqu'aux dernières racines du Nihilisme, le général Gourko faisait dresser une liste exacte de tous les étrangers habitant Pétersbourg, et tenait fermement la main à l'exécution sévère des mesures de police qu'il avait prises, le sombre drame du jugement de Solovieff se déroulait

lentement dans la forteresse de Saint-Paul, à la fois lieu de sépulture des Tzars et prison d'Etat.

Peu de choses transpirait au dehors de l'interrogatoire que le sénateur Léontief faisait subir à l'accusé.

Le parti nihiliste n'avait, du reste, quo fort peu à redouter les révélations d'un homme que Nadiège seule avait vu, mais dont lui-même ne connaissait pas le nom.

Tout ce que l'on savait dans le public où d'autres préoccupations tendaient à faire oublier le criminel, c'est que dans la solitude silencieuse de son cachot, son exaltation fébrile avait fait place à un stoïcisme farouche, à une impassibilité feinte, mais démentie par les rides qui sillonnaient son visage maigri, et le grisonnement rapide de ses cheveux blonds.

Avare de paroles, il ne répondait que par monosyllabes, prononcés d'une voix traînante, monotone, presque apathique, comme s'il ne se fût inquiété en rien du sort qui l'attendait ; mais l'agitation perpétuelle de ses mains trahissait celle de son esprit ; occupé sans cesse à boutonner ou déboutonner sa redingote, à lâcher ou à serrer sa cravate, à fouiller ses poches, il ne pouvait garder un seul instant le repos et paraissait sans cesse agité d'un tic nerveux.

N'eussent été les bruits fort alarmants pour ceux qui, de près ou de loin, avaient trempé dans la conspiration, qui couraient par la ville sur les arrestations multipliées de personnages considérables, on aurait pu croire que jamais à Pétersbourg il n'avait été question de Nihilisme ; il n'en était pas cependant ainsi pour toute la Russie, et parmi les étudiants ou chez les bourgeois comme dans les salons on parlait avec terreur d'enlèvements, d'émeutes, d'assassinats et d'incendies dont les gouvernements éloignés étaient le théâtre, comme si l'attentat commis sur la personne de l'Empereur avait été le signal d'une prise d'armes générale.

Dans tous les grands centres, à Kief, à Moscou, à Odessa, ces actes de rébellion étaient suivis de terribles représailles, incarcérations, déportations en Sibérie, pendaisons et autres mesures énergiques.

Un moment complice des conspirateurs, tant qu'il avait cru qu'ils ne s'attaquaient qu'à la police, le peuple, exaspéré par le coup de pistolet tiré contre le petit père, s'était retourné contre eux avec fureur, de telle sorte que les mêmes paysans qui, pour enlever Véra aux mains des gendarmes, n'avaient pas craint de braver les coups de lance ou de nagaïque des cosaques, se seraient rués avec une fureur indescriptible non seulement sur Solovieff mais sur quiconque aurait osé parler publiquement en sa faveur.

Le moment était peu propice à un soulèvement ; aussi, bien loin d'agir autrement que par quelques placards furtivement jetés dans la rue, les membres du comité ne songeaient plus, non pas qu'à se cacher, mais au contraire qu'à faire parade au grand jour de leurs sentiments monarchiques.

Parmi ces prudents déserteurs, Tarakanof occupait, avec son ami John Edward, le premier rang. Toutefois se sentant trop compromis par les discours presque publics qu'il avait précédemment tenus dans les réunions, et tremblant d'être signalé à la police, il simula une maladie grave, se fit donner un congé de deux mois, grâce à un certificat délivré par le médecin de la grande Duchesse et quitta momentanément la Russie au grand contentement de la dame de Pique qui, politiquement et pour s'en débarrasser, l'avait effrayé autant que possible.

Nadiège était cependant loin d'avoir renoncé à ses projets de vengeance ; mais perfidement hypocrite, elle approuvait toutes

les idées de Fœdora, la félicitait d'avoir abandonné un comité composé de misérables assassins, la pressait de profiter de l'offre si gracieusement faite par la comtesse, d'aller passer à la campagne les mois d'été ; s'insinuait habilement dans les bonnes grâces de la pieuse Tatiana dont l'amitié pouvait lui servir de sauvegarde. Dans ce but elle lui promettait de se joindre à elle, pour décider plus tard sa charmante élève à épouser le prince Jean, alors qu'elle ne songeait qu'à s'emparer des cinq millions, en argent, appartenant à la crédule jeune fille et à s'assurer le reste de sa fortune territoriale en lui imposant, s'il le fallait par des menaces de dénonciation, l'ex-colonel de fédérés pour mari.

Le beau Jules avait trop d'intérêt à la réussite de cette odieuse conspiration pour ne pas seconder, de toutes ses forces, un projet qui réalisait le rêve de sa vie en lui faisant obtenir une fortune inespérée dont, à part lui, il se réservait bien de frustrer ses complices.

Non seulement il se montrait d'une exactitude parfaite pour son cours de français, consistant, il faut bien le dire, beaucoup plus en simples conversations qu'en lectures ou en leçons proprement dites, et ayant beaucoup moins trait à la littérature qu'à la politique.

Esprit délié, souvent plus brillant que profond, n'ayant jamais eu d'autre politique que celle qu'il croyait deviner lui être la plus profitable, de fougueux nihiliste, l'ex-colonel des Fédérés avait promptement passé au camp monarchiste, en voyant que là il y avait plus à gagner, il ne songeait plus à partager depuis le moment où la proposition inattendue de Nadiège lui avait ouvert des horizons nouveaux. Il était devenu par intérêt en même temps que par prudence, un des plus grands admirateurs du général Gourko, le vaillant défenseur d'une société à laquelle Jules Brémond ne voyait rien à réformer depuis qu'en espérance il s'en regardait comme l'un des privilégiés.

Tout autre à sa place eût peut-être été embarrassé pour s'exouser de ce subit revirement d'opinion, mais il était trop fin et trop bien renseigné pour ne pas voir que Stella ne demandait qu'à redevenir la comtesse Kourdoukof.

Fœdora lui savait gré de cette conversion et plus encore des motifs spécieux qu'il en donnait. Son amour-propre se plaisait à penser qu'en effet elle avait raison de se laisser séduire par des idées libérales, pleines de grandeur et de désintéressement, mais qu'elle était encore plus dans son droit en abandonnant ces mêmes idées dénaturées par des scélérats, qui, du programme d'une glorieuse réforme, avaient fait celui d'une odieuse conspiration.

Ce n'était plus une apostasie ; en quittant un parti souillé de crimes, elle ne descendait pas de son piédestal, elle obéissait à la voix du devoir et de la conscience.

Rien n'est flatteur comme d'avoir toujours raison quoi qu'on fasse. Or, grâce à l'habile plaidoyer de son professeur, l'élégante libre-penseuse avait à sa disposition tout un arsenal d'arguments qui, lui étant favorables, ne pouvaient lui paraître qu'excellents.

Il n'y a pas que chez une jeune femme plus mondaine qu'instruite que l'on rencontre de semblables illusions.

Ce qui achevait de la persuader de son droit, c'est que loin de contredire à ces raisonnements captieux, Nadiège en paraissait ébranlée.

La Sibérienne avait ses raisons pour dissimuler. Habilement, patiemment, elle creusait le souterrain qui la conduirait à la mine d'or, elle en avait besoin pour assurer sa vengeance.

Une embuscade vaut souvent mieux qu'un assaut, disait-elle à sir John, aussi hypocrite qu'elle.

Quand à Stella, de sa participation à l'assassinat du malheureux Artamof, et aux deux attentats commis contre Drenthelb et l'Empereur, il ne lui en restait pas même le remords, pas même la crainte d'une punition.

Dans cette tête, belle comme une sculpture antique, il n'y avait pas de cerveau, dans cette poitrine le cœur manquait.

Une seule chose la préoccupait : le départ pour Kouzouinski que des affaires imprévues de la comtesse Tatiana l'avaient forcée à retarder.

Fœdora qui ne pensait plus à Solovieff, l'aveugle instrument de l'ordre du comité, ordre signé de sa main, oubliait le fanatique, attendant, heure par heure, dans l'isolement du cachot, l'instant d'une condamnation certaine, comptant les minutes qui le séparaient encore du gibet.

Les premières effluves du printemps revêtaient de sa robe verte brodée de fleurs, la terre que les rayons d'un joyeux soleil venaient de débarrasser de son suaire de neige ; les étoiles fleurissant dans l'azur du ciel se miraient dans les eaux limpides de la Néva, dégagée des glaces que son courant avait emportées vers la mer ; les bourgeons gonflaient en rougissant à l'extrémité des branches ; les pins de Krestowsky revêtaient leur livrée de pourpre ; aux longues nuits d'hiver avaient succédé ces longs jours dont le crépuscule de celui qui finit éteint ses rougeurs dans les teintes rosées de celui qui commence, la petite comtesse s'impacientait.

— C'est demain qu'on juge ce malheureux, lui dit un jour son amie Tatiana.

— Quel malheureux ? demanda étourdiment Fœdora.

— Solovieff, pour lequel j'ai fait dire une messe ce matin, Dieu veuille lui accorder son salut !

— L'Empereur lui ferait-il grâce ? demanda la comtesse qui, distraite, regardait une barque descendre au fil de l'eau.

— Je parle du salut de son âme, dit gravement Tatiana. Quant à sa grâce, Sa Majesté voudrait-elle la lui accorder, elle ne le pourrait pas. La main assez impie pour se lever contre l'Empereur, se lève contre soixante-dix millions de Russes, le crime commis par Solovieff est un crime de lèse-nation. Pardonner à cet homme ou au dernier de ses complices dépasse les droits de la clémence, et serait faire injure à la Russie tout entière.

Stella ne répondit pas, mais elle pâlit si visiblement que la comtesse s'apercevant de l'effet produit par ses paroles et ne l'attribuant qu'à une trop grande faiblesse de la jeune fille, changea aussitôt de conversation et se mit à lui parler de la très prochaine réalisation de leurs projets de villégiature, retardés par une foule d'empêchements indépendants de sa volonté et qui, heureusement, d'ici à deux ou trois jours seraient levés.

Fœdora accepta avec empressement, mais cependant ne retrouva pas son calme d'esprit de tout le reste de la journée.

Le lendemain elle se leva tard, après une nuit inquiète, défendit sa porte pour tout autre que le médecin, et pour se distraire trouva rien de mieux que de faire commencer sous ses yeux, par Paulovna, l'emballage des objets qu'elle voulait emporter.

Pendant qu'elle cherchait à s'étourdir, l'homme auquel elle avait commandé l'assassinat de l'Empereur, le meurtrier que Nadiège avait armé de ses propres mains, comparaisait pour la dernière fois devant le tribunal extraordinaire assemblé à la forteresse dans le salon du général baron Maydel.

Sauf le docteur, les généraux Courko et Drenthelb, deux sténographes et un ministre protestant, personne n'avait été admis à ce suprême interrogatoire dans lequel M. Naboxof, ministre de la

justice, faisant les fonctions de procureur impérial, soutenait l'accusation devant des juges militaires, présidés par le général Kavalevsky.

A 11 heures du matin, l'accusé avait été conduit en présence du tribunal; son crime était public, ses juges inaccessibles à la peur et à la corruption, il savait que l'heure de l'expiation venait de sonner.

Il était pâle, mais calme; donc ce fut d'une voix ferme qu'à la question posée par le président, il répondit se nommer Alexandre Solovieff, âgé de 27 ans, et avoir été en dernier lieu maître d'école.

A une seconde question relative à la religion qu'il professait, il ne fit que cette réponse :

— J'ai été baptisé dans la religion grecque, mais pour moi toutes les religions sont des bêtises.

Ce mot terrible qui explique tous les crimes, ne fut pas relevé.

— Reconnaissez-vous avoir tiré sur l'Empereur ?

— Oui, je le reconnais. J'ai agi de ma propre volonté, parce que sa mort était nécessaire pour le bonheur du pays et l'affranchissement du monde.

Cette phrase était la dernière qu'en le quittant lui avait dite Nadiège.

(On l'interrogea sur ses complices, il ne les nomma pas, il ne les connaissait point.)

De 6 heures $\frac{1}{2}$ à 8 heures du soir, le ministre prononça son réquisitoire dirigé plutôt contre la secte qui avait armé ce malheureux que contre Solovieff lui-même.

Son avocat Hasehaniwof se leva alors, mais, comprenant qu'il n'y avait pas là un jury à ébranler par des phrases sonores, ni un auditoire sympathique à soulever, il se contenta de recommander son client à la clémence impériale.

Quand il eut fini l'accusé déclara n'avoir rien à ajouter et le conseil se retira pour délibérer.

Vingt minutes s'écoulèrent.

Les juges rentrèrent et s'assirent; seul le président demeura debout.

Les bras croisés sur la poitrine l'accusé le regardait en face.

Le général lut la sentence qui, déclarant l'assassin coupable, le condamnait à être pendu.

Le visage du malheureux se couvrit d'une pâleur livide, ses mains se crispèrent, mais il ne poussa pas un cri, ne prononça pas une parole, et eut encore la force de suivre ses gardes d'un pas ferme.

Dix minutes après, le docteur arrivait au quai Anglais. Nadiège qui le guettait avec impatience vint au-devant de lui.

— Condamné à mort, fit-il.

— A-t-il parlé ?

— Non.

Son visage se rasséréna, et ce fut en souriant, comme elle avait l'habitude de sourire, qu'elle dit :

— Qu'on le pend vite alors, cela lui fermera la bouche et servira de leçon aux autres pour ne pas manquer leur coup.

Ce fut toute son oraison funèbre.

Devant Fœdora il ne fut question de rien; sir John voulait lui éviter les émotions, il fallait bien lui laisser le temps d'hériter.

— Vous voyez, dit-elle, docteur, je profite de la permission que vous me donnez, je fais mes malles.

— L'égoïste, s'écria la Sibérienne devenue singulièrement gaie, elle va se promener à la campagne, se reposer sous les grands arbres, respirer l'air pur et elle me laisse à la ville braver le bruit, la poussière et la chaleur pour m'occuper de ses affaires et défendre ses intérêts.

— A quoi bon avoir des amis si ce n'est pour profiter de leur dévouement, répondit le docteur en puisant une prise de tabac parfumé, dans une tabatière ornée du portrait de l'Empereur, qu'entourait un cercle de brillants.

Puis il ajouta :

— Quel jour partez-vous, charmante comtesse ?

— J'ai encore quelques signatures à donner demain, fit-elle d'un air boudeur, ces gens de loi n'en finissent pas. Dimanche je serai libre, mais mon amie est trop dévote pour oser manquer une messe, en sorte qu'il me sera impossible de partir avant mardi.

— Pourquoi pas lundi ?

— Lundi ! mais vous n'y pensez pas, docteur, c'est un jour qui porte malheur.

— J'avais ouï dire que le jour néfaste était le vendredi.

— Pour les Français, pas pour nous. Moi qui suis Russe j'ai horreur du lundi; certes, je n'ai pas de préjugés et ne me soucie d'aucune religion, parce que je ne crois pas à toutes ces choses là, mais le lundi, braver le lundi. Oh ! non, c'est plus fort que moi.

— Le duc de Richelieu s'évanouissait à l'odeur d'une rose, sourit agréablement le docteur, chacun dans le monde a ses petites faiblesses.

Ce ne fut que le lendemain que la belle libre-penseuse, la révolutionnaire aristocrate, apprit la condamnation de Solovieff. Elle ne s'en préoccupa pas autrement. Que lui importait la mort de ce jeune homme, auquel personne ne s'intéressait, qui n'était pas à la mode, qu'il eût été de mauvais goût de plaindre ou d'admirer, et puis d'ailleurs cette sentence arrivait à un mauvais moment, Fœdora avait ses malles à finir, ses signatures à donner, ses visites d'adieu à recevoir. On ne peut pas tout faire à la fois.

— Jamais je ne serai prête pour mardi, répétait-elle à Nadiège, ce deuil complique tout, rien n'est plus difficile que de s'organiser quand on est condamné à porter le noir à la campagne; madame Jules, notre meilleure faiseuse, baisse horriblement, elle n'a plus d'idées, il faudra que je télégraphie à Paris; le chapeau que m'a envoyé Lodoïska me coiffe horriblement, je lui en ai commandé un autre, ses ouvrières y travailleront tout le dimanche, je l'ai exigé, je ne veux pas m'exposer à ce que... Paulovna, M. Oscar a-t-il envoyé mes gants ?

(A CONTINUER.)

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents; 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1988, B. de P. M

4, Rue St. Jacques